

David J. Mattingly, *Tripolitania*. B. T. Batsford Limited, London 1995. XIX, 265 Seiten, 146 Abbildungen im Text, 61 Tafeln im Anhang.

Après les nombreuses contributions de l'auteur à la connaissance de la Tripolitaine, et compte tenu de son expérience du terrain, il était aussi parfaitement qualifié que possible pour nous donner cet ouvrage de synthèse sur la Tripolitaine romaine. Après un tableau géographique et ethnographique (ch. 2 et 3) nous est décrite l'installation du pouvoir romain (ch. 3). Puis vient une large étude de la Tripolitaine du I^{er} au III^e siècle: armée et province (ch. 4), archéologie des vestiges frontaliers (ch. 5), villes et agglomérations (ch. 6), économie et commerce (ch. 7), civilisation (ch. 8). L'auteur aborde alors (p. 171) l'Antiquité tardive: histoire du IV^e siècle (ch. 9), frontière militaire (ch. 10), économie et culture, ch. 11, qui traite en fait de la vie rurale, des fermes fortifiées et de l'émergence du christianisme. Un court chapitre (12) évoque la période vandale et byzantine.

La Tripolitaine de David Mattingly ressemble beaucoup à la "nôtre": nous comprenons d'autant mieux que son intérêt prioritaire soit allé à l'histoire militaire, à l'occupation du sol, à la combinaison des influences indigènes, sémitiques et romaines, beaucoup plus qu'à la civilisation urbaine, qui permettrait d'évoquer l'autre influence, grecque et hellénistique (et en particulier lagide) qui a marqué la Tripolitaine. Il est assez

symptomatique que la Grande Leptis, dont on retrouve il est vrai le nom très souvent dans le livre, occupe seulement six pages, qu'un chapitre particulier ne soit pas consacré aux villes pendant le IV^e siècle, ou que l'économie fasse largement appel aux amphores, et beaucoup moins à la circulation monétaire. Mais ce que nous perdons ainsi, nous le regagnons d'autre part, car nous nous trouvons devant l'histoire globale d'une immense région, devenue d'ailleurs province. L'auteur a d'ailleurs heureusement inclus dans son étude la partie tunisienne de la région, depuis Tacapae-Gabès.

Dans le cadre qu'il s'est tracé, l'auteur met à notre disposition une enquête fondée sur une documentation détaillée et considérable, et il suffirait pour s'en rendre compte de consulter les 16 pages de bibliographie (arrêtée pour l'essentiel vers 1990, avec cependant nombre de titres ultérieurs) et la densité des notes. Un inconvénient mineur est qu'elles soient contractées au maximum, ce qui en rend le maniement difficile. Ajoutons que nous avons personnellement en horreur le système de références "américain", et que nous avons souvent peine à savoir quel est le livre ou l'article désigné, même quand nous trouvons des renvois à nos propres contributions! Toujours dans le domaine de la documentation, on apprécie nombre de tableaux, des tribus (p. 26–28), des toponymes des textes topographiques (p. 63–66), des garnisons (p. 85), des forts et fortins (p. 91 et 99), des marques d'amphores (p. 154), ainsi que le grand nombre de plans et de cartes, mais on regrette qu'un si bon spécialiste de l'huile ne nous donne pas une carte globale des huileries, même si le niveau de nos connaissances n'est pas identique partout et paradoxalement, du fait de l'orientation récente des recherches, plus élevé dans l'intérieur que sur la côte libyenne ou tunisienne. On note aussi qu'il s'astreint à nous donner de précieuses fiches de mise au point, par exemple sur les tribus ou sur les principaux sites.

La solidité de ce travail fait que nous n'avons, par rapport à l'ampleur de l'exposé, que peu de remarques ou de compléments à proposer.

P. xiii. Nous pensons que la Tripolitaine n'a été connue comme région des "Emporia" que par une extension du sens spécifique de l'expression, propre à la Petite Syrte, de Thenae à Sabratha. En revanche, rien n'empêche de dire (p. 25) que ces villes sont nées comme *emporia* phéniciens, car l'emploi du mot a été large, et surtout, semble-t-il, dans un contexte sémitique (voir désormais à ce sujet l'ouvrage collectif *L'emporion*, Publ. du Centre Pierre Pâris, 26 [1993], et l'article *Emporia* dans l'Encyclopédie Berbère). Plin^e d'autre part (p. 1) ne nous semble pas avoir imaginé que la Gefara était désertique.

P. 21. Ce n'était certainement pas le graveur ("stonecutter") des inscriptions qui était responsable de la façon de désigner les *gentes*, surtout dans des textes aussi officiels que les commémorations de traités. Mais nous savons bien que nombre d'épigraphistes disent "le graveur" pour désigner l'auteur d'une inscription.

P. 61. Comment ne pas assimiler Chosol et Chol alors que les distances indiquées par la Table de Peutinger (en particulier Macomades-Chosol) conviennent à Bu Njem! Ibidem, la forme *marcomades* (non attestée ?) surprend, alors que le phénicien-punique *Qm-hdš* "l'endroit neuf" a donné plusieurs toponymes du type de Macomades (*Dict. de la Civilisation phén. – pun., s.v.*).

P. 70. Il vaut la peine de rappeler que L. Cornelius Lentulus a été massacré par trahison, donc probablement lors d'une entrevue avec les Nasamons (J. DÉANGES, *Un drame africain sous Auguste. Hommages à M. Renard* [1969] 197–213; R. REBUFFAT, *L'investiture des chefs de tribus africaines. Colloque: La noblesse romaine et les chefs barbares* [1995] 28).

P. 83. Les milliaires d'Aurélien de la route Garian-Mizda (IRT 943 et 953 en 275 et 271) n'impliquent pas que ce bornage ait été poursuivi au sud de Mizda, ni que Gheriat ait été encore occupé.

P. 88. En 355–360, la mention d'une *respublica* conjointement avec celle du *castellum* de Ras el Aïn Tlalet (Voir R. REBUFFAT, *Castellum*, dans l'Encyclopédie Berbère, pour les nombreuses attestations parallèles) montre qu'il s'agit là d'une agglomération civile, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être fortifiée.

P. 171. La campagne de Maximien est plus précisément datable de 297 contre les Quinquegentiani, et de 298 contre les Ilasguas (R. REBUFFAT, *Maximien en Afrique*. Klio 74, 1992, 371–379).

P. 174, note 6. Ajouter aux références les articles *Baranis*, *Botr* (L. GOLVIN), *Branes* (G. CAMPS), *Burnous* (EL BRIGA) dans l'Encyclopédie Berbère.

P. 174, fig. 9. On se demande si les grandes flèches, qui couvrent la carte de l'Afrique et symbolisent un puissant mouvement de migration, n'exagèrent pas la réalité (voir Y. MODÉRAN, "Qui montana Guribi

colunt“. *Corippe et le mythe des Maures du Cap Bon*. Mél. École Française Rome 99, 1987, 963–989). Les modernes ont peut-être trop pensé à l’invasion hilalienne dans leurs restitutions des mouvements nomades.

P. 175. Le nom des *Mazices* est identique à un des noms par lesquels les Berbères se désignaient eux-mêmes, *Imaziyen* (S. CHAKER, *Amaziyy*, dans l’*Encyclopédie Berbère*).

P. 205. Nous pensons que le patriotisme romain ne dépend pas forcément du degré d’acculturation des individus ou des peuples. Les inscriptions de Porcius Iasucthan à Bu Njem ou de Sammac en Césarienne, le souci des chefs de *gentes* de recevoir l’investiture romaine, la complaisance avec laquelle les habitants des oueds de Tripolitaine célèbrent leurs massacres de barbares (p. 207), le titre de tribun pris par des notables locaux (si, comme le pense l’auteur, p. 195–197, ce ne sont pas des titres romains) suscitent tout au moins la réflexion.

Sur le fond, on appréciera des exposés sages et équilibrés, sur les structures tribales, sur les moyens de la domination romaine, en grande partie contractuelle, sur la signification des fortifications linéaires (l’auteur reste attaché au mot *clausurae* qui ne leur convient pas: même quand il s’agit de ”fortification dans un défilé“, cette fortification est un fort, et non une ligne) qui ne sont pas militaires, sur l’importance de l’huile pour l’économie de la province (notons que la quantité d’huileries découvertes dissipe définitivement la thèse de l’absence d’huileries dans le prédésert), sur le caractère fondamental de la romanisation, qui ne doit pas être envisagée en termes de conflit, sur les tremblements de terre, dont on peut nier, en 365, la simultanéité, mais non minimiser l’ampleur ou les conséquences. On note avec intérêt l’hypothèse d’un affaiblissement des troupes en effectifs et en équipement à la fin du IV^e siècle, compensée par la mobilisation spontanée, et d’ailleurs bien utile, des habitants du prédésert. L’auteur contribue justement à rendre un grand nombre de forts et fortins à la vie civile. Et il fait le point en quelques lignes sur des questions qui ont passionné nombre de chercheurs, le commerce transsaharien ou le rôle des chameaux.

Nous disposons maintenant d’un ouvrage de base sur la Tripolitaine. Souhaitons-lui une large diffusion, et de nombreuses rééditions.

Paris

René Rebuffat